

Nexus

par d. h.

licence

Ces textes sont couverts par la licence Creative Commons : **Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0 France**, qui vous autorise à reproduire, distribuer et communiquer ces textes au public (sous quelques formes que ce soit)

dans la mesure où :

vous citez à chaque fois le nom des auteurs
vous conservez la même licence en cas de diffusion et reproduction
vous n'en faites aucun usage dans le cadre d'une activité commerciale
vous ne modifiez, ni ne transformez ni n' adaptez ces textes

Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

Ce qui précède n'affecte en rien vos droits en tant qu'utilisateur (exceptions au droit d'auteur : copies réservées à l'usage privé du copiste, courtes citations, parodie...)

la version complète de cette licence est lisible à cette adresse :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

installation : économie des principes

Mieux vaut un nexus plutôt qu'une chose. Ce que nous appellerons nexus tout au long de ce texte est juste une formule utile : ce que nous visons par là c'est le sentiment de l'homogénéité d'un ensemble de connexions qu'il nous est généralement possible de désigner ou de nommer. Le nexus permet de nommer de manière provisoire une dite chose sans perdre le réseau des connexions qui la constitue en dernière analyse.

les nexus n'existent donc que pour autant qu'ils sont nommés. Les connexions ne sont pas des choses en soi qui se tiendraient sous l'instance qui les synthétiserait – un nexus, un nom. Les connexions ne sont que des relations.

Je peux parfois me percevoir comme un tel nexus (alors je parle de moi).

Le terme nexus est donc impropre, et d'ailleurs le langage tout entier est impropre.

C'est pourquoi je m'efforce de parler la langue la plus économe, en utilisant le moins de concepts possibles.

Ce n'est là en vérité qu'une installation de symboles verbaux qui me sont nécessaires pour construire mes échafaudages. Il vaudrait mieux lire tout ceci comme on lit un livre de poésie.

Chaque nexus est absolument unique.

Tou est en relation. Il n'y a rien au delà des relations. Mais ces relations ne lient pas un être à un autre être. Les relations sont la matière dernière du

réel. Je préfère parler de connexions : il n'existe pas d'être isolé mais seulement et toujours des êtres-ensembles. Et les êtres qui sont ensemble sont déjà des êtres-ensemble, des ensembles de connexions complexes.

Isoler une connexion est vouée à l'échec.

La pensée ne saisit que des nexus, modelée qu'elle est par le langage et la pratique. La pensée ne peut que produire des abstractions en simplifiant l'infinie complexité des connexions. ¹

La création, la poésie, l'érotisme, tentent de briser les limites de la pensée en rendant justice à la complexité. C'est pourquoi ils sont au coeur de la vie pleine, qui résiste aux réductions de la pensée.

On pourrait imaginer un noyau de connexions originelles, dont les scientifiques cherchent à découvrir les règles. Mieux vaut considérer à mon avis les modèles scientifiques comme des oeuvres d'art. Ainsi Platon se plaisait à faire appel aux mythes pour parachever ses oeuvres. Et certains scientifiques aujourd'hui ne se privent pas d'assumer avec délectation la dimension poétique de leur travail.

Je peux me considérer comme un nexus, de même que je peux considérer ma main que je vois comme un nexus. La dépendance entre ces deux dits nexus demeurent très forte. S'il arrivait que ma main soit blessée, j'en éprouverai de la douleur.

La perception est toute aussi sélective que la pensée, parce qu'elle est mue par le désir et la pensée. Nous ne percevons et ne sentons qu'une infime partie de l'ensemble des connexions. Nous ne percevons et ne sentons qu'une infime partie de l'ensemble des connexions susceptibles d'être senties ou perçues.

La vie sociale est le forme la poussée de l'abstraction du réel. Une vie sociale réussie suppose une forte capacité d'abstraction. Elle suppose

¹ la communication est fondée sur cette capacité de l'existence humaine à réduire les nexus à de simples choses, identifiables et utilisables.

qu'on ne considère les nexus que comme des choses (ce qu'ils ne sont que dans la pensée).

La société est une entité abstraite de haut niveau (un hyper-nexus). Son objectif et son intention -la condition même de son existence en tant qu'hyper nexus- consiste à simplifier la complexité, contrôler la vie, l'appauvrir, identifier, classer, nommer et réduire les nexus à des choses. Dans le jardin d'Eden, On commence par nommer les animaux et les plantes afin de les réduire au rang de choses. Evidemment on ne trouvera jamais une société sans langage. Cette tâche est cependant difficile à mener jusqu'à son terme : Si on observe l'incroyable complexité et la diversité des lois, des règlements, des us et des coutumes dans les sociétés humaines, on constate que la matière à laquelle la société entend donner forme et nom, est loin d'être aussi inerte et malléable qu'on le prétend, que les nexus ne se laissent pas si aisément réduire aux noms qu'on tente de leur imposer. Le réel ne cesse de résister aux entreprises de nominations et de mise en ordre auxquelles il est soumis.

La fin même de la société consiste à contrôler la vie, simplifier la complexité, identifier le nexus à une chose et l'y réduire. Cette fin n'est pas complètement réalisée. On voit toujours et partout l'insatisfaction se manifester. Il suffit d'observer l'incroyable diversité des lois et des règlements, des us et des coutumes pour conclure à l'incapacité des organisations sociales à organiser la totalité des choses. La matière à laquelle la société entend donner forme définitive est loin en effet d'être aussi inerte et malléable qu'on pourrait l'espérer, et les nexus ne se complaisent pas si aisément dans les attributions sous lesquelles on voudrait les enclore.

Une vie sociale réussie suppose une grande capacité à l'abstraction, à s'y soumettre, à l'endurcir. Elle incite à ne considérer les nexus qu'en tant que choses.

Les connexions ne sont pas prévisibles, ou de manière si approximative. L'existence des nexus ne l'est pas plus. Mais la société a horreur du changement et de l'instable. Si le matériau n'est pas stable (rien n'est à

proprement parler identifiable dans la YLH) alors il faudrait que le système de croyances dont la société fait propagande soit d'une rigueur et d'une rationalité sans égal, qui s'efforce de ramener le multiple à l'un. On promeut ici l'ordre contre la vie (en réduisant la vie au silence).

Ainsi n'est-il pas étonnant que la question du désir soit au coeur des systèmes de croyances -aujourd'hui comme hier. Parce qu'il est au coeur de la vie, il est le principal objet de l'attention sociale. La société a beau faire : en définitive, elle ne peut pas nier grand-chose de la vie. Il faut voir comment on torture le désir en tous sens. Les efforts incessants et vains pour dénier son caractère crucial pour l'existence du nexus et l'impossibilité d'échapper à son emprise (puisqu'il est la vie même), aboutissent ou bien à sa condamnation pathétique ou bien à son exaltation grotesque. Le fait est qu'il est pathétique de condamner et grotesque d'exalter ce qui est donné à tous les nexus en partage comme leur condition même. Tout aussi grotesque et pathétique de s'y prendre de la sorte envers l'eau, la terre l'air et le feu. Les moines ont sur ces questions des vues parfois lucides du fait de leur situation radicale.

Donc on ne cesse d'attiser le désir et on ne cesse de le condamner. Toute la moralité sociale est fondée sur ce paradoxe. Que deviendraient les moralistes sans les pornographes ? Et les pornographes sans les moralistes ?

Dire ma femme, mon chat, est aussi dénué de sens que dire ma table. Certains disent "je t'aime" comme "tu m'appartiens". Alors que je t'aime devrait être la célébration symbolique de la connexion, une tendresse, une flamme. L'amour devrait être l'abandon à la poésie des connexions n'est-ce pas ?

Le territoire des animaux n'a rien de commun avec la propriété des hommes. Le territoire du grand tigre blanc de Sibérie couvre deux cent kilomètres de large et autant en longueur. Cette superficie est celle dont il a besoin pour subsister (dont il avait besoin)².

La disposition des différentes tribus animales dans la savane africaine

² comme lui j'ai besoin de grands espaces pour survivre et m'épanouir.

témoigne de l'interdépendance des communautés et des nexus qui les composent. Les nexus humains passent eux le plus clair de leur temps à croire qu'ils ne sont pas des animaux sous aucun point de vue. Ainsi s'établissent des distinctions disposées de manière hiérarchique entre certains types de nexus et les autres. Ces distinctions hommes/animaux/plantes/inanimés ne m'intéressent pas³. Les lions semblent tout à fait inconscients de la hiérarchie des créatures (comme on dit), les acacias s'en désintéressent tout autant. On pourrait gloser sans fin sur la distinction des espèces -ce qui nous éloignerait alors de notre problème central. La manière dont les babouins ou les lions mènent leurs barques me passionne au moins autant que la manière dont ceux de ma tribu occupent l'existence qui leur est impartie. La complexité dans ce domaine est très relative : imaginez que les hommes se taisent un peu. Coupez le son des villes.

L'hypothèse de l'existence d'un dieu n'a que peu d'utilité. Si l'on souhaite à tout prix concevoir un être spirituel, faisons comme Leibniz et son *vinculum substantiale*. Le mot le plus intéressant de Leibniz. Il serait décevant que notre système ait besoin au final d'un être stable ou d'une chose aussi vénérée soit-elle. Dieu est une abstraction sociale. Il est la perfection sociale. Quand bien même tous les nexus croiraient en lui, il n'en serait pas moins abstrait. Plutôt que d'imaginer un Dieu rêvant les nexus et l'univers, il vaudrait mieux imaginer les nexus se rêvant eux-mêmes en Dieu. Les nexus comme autant de petits dieux. Tendons à la perfection de la chose -de ce qu'on appelle une table.

La croyance est donc le ferment de la société. Les nexus évoluant en société contribuent en croyant à la pérennité d'un système de relations qui les reconforte et les rassure. Ils se comportent en général, bien qu'ils s'en défendent parfois au nom de la subjectivité, comme si la société constituait le niveau le plus profond de l'existence, comme si ce système de croyances était vrai, comme s'ils pouvaient exister éternellement. Tandis qu'ils meurent à la seconde même où ils respirent.

Il n'est pas étonnant dès lors que l'existence sociale engendre tant de

3 Montaigne, Essais, XII,6

souffrances -et poussent certains nexus à consacrer une partie de leur vie à l'art. La société tolère ces nexus souffrants et/ou créateurs. Elle prétend soigner les premiers -et tente d'intégrer les seconds au système de croyance en vigueur. L'existence du fou et/ou de l'artiste n'en demeure pas moins une preuve suffisante de ce que la vie est bien là, en deçà de tout système.

Le fou souffre de l'écroulement du système de croyance. L'artiste s'acharne à mettre à mal ce système. Tous deux se sont sentis à un moment donné débordant de vie, d'une vie qui déborde les systèmes.

Toute être contemple signifie que la méthode générique de toute connexion est la contemplation, c'est-à-dire le désir. Tout désir est désir de contempler et désir de créer. C'est-à-dire de vivre. La vie est désir, contemplation, création⁴.

Je te désire comme la fleur désire le Soleil et les racines l'eau. Dire : "cela m'appartient" est stupide. L'appropriation signifierait qu'un nexus soit lié, provisoirement ou de manière définitive, mais avec force, à un autre nexus. Dire "cela m'appartient" confirme la croyance selon laquelle un nexus se persuade que d'un autre nexus il serait le seul à jouir. (réciproquement, un nexus qui se sent appartenir à un autre nexus pense du même coup qu'il pourrait lui réserver l'essentiel de son désir). Mais le désir ne connaît pas de limites.

Dieu n'est même pas une hypothèse nécessaire. Dieu signifie juste l'effort que font certains nexus pour se persuader que tout cela a du sens. Les animaux et les plantes n'ont aucunement besoin de Dieu. Moi non plus.

A ce niveau, au niveau des nexus, rien n'appartient à personne (sauf dans la croyance). Tout se donne et s'échange sans cesse. Tout se modifie en permanence, tout tend à la dissémination.

Une oeuvre d'art est un nexus : elle tend donc à la dissémination. Sa portée peut certes être limitée de fait compte-tenu des circonstances. Il

4 Plotin, *enneades*, III, 8

n'empêche : supprimez ces limites, vous ne pourrez empêcher qu'on en jouisse, que d'autres nexus y goûtent et en jouissent librement.

Une vie sociale adaptée, conforme, suppose une grande capacité d'abstraction. Elle invite à ne considérer que des choses en lieu et place des nexus (qui ne sont des choses que dans l'esprit).

Il existe une similitude évidente entre le processus d'abstraction et le désir de croire (ou : la croyance).

Rien n'est plus opposé au processus de création que la croyance.

Une langue est la collection des croyances en vigueur dans une communauté donnée.

A un plus haut niveau, il est possible de considérer des sociétés : un nexus global ou : une collection de nexus qui semble homogène. On l'identifie en mettant en lumière certains types de connexions caractéristiques : l'obéissance en certaines règles, la croyance en certaines idées, une langue commune (au moins dans ses grandes lignes).

Je nomme "communauté" les ensembles de nexus liés par l'amitié. Les sociétés telles que je les définis ne sont aucunement liées par l'amitié.

Toute connexion témoigne : premièrement, d'une tendance spontanée à la dissémination ; secondement, d'un désir. C'est exactement ce qu'on appelle la vie.

Plotin disait : toute choses contemple et toute chose désire. Tout nexus tend à se disséminer.

La volonté n'est qu'un nom donné au désir. Ce que veut un nexus, il le désire.

La société tente de réguler les connexions, d'encadrer les nexus, de canaliser la création. Le nexus social a peur de se perdre dans le don de

soi. Ce qui est stupide puisqu'a déjà tout perdu (et au fond, il n'a rien à perdre).

Nous croyons parler des nexus -de ce qui arrive aux choses -des attributs des choses. En vérité nous ne faisons que décrire à l'aide de symboles des connexions qui n'ont rien de commun entre elles. Ces descriptions sont d'une variété infinie parce que chaque connexion est unique.

Rappelons-nous, un nexus n'est qu'un ensemble provisoire de connexions présentant un certain caractère d'homogénéité. Il semble toutefois impossible de dire précisément ce que signifie ce sentiment d'homogénéité, s'il est fondé ou pas : ce qu'on veut dire par là demeure un mystère. Et le nexus n'est que provisoirement homogène. Existe-t-il une continuité possible entre deux nexus ? Effectivement, il semble difficile de douter que cette créature (disons par exemple "ce canard qui fuit à mon approche") puisse être devenu soudainement une autre créature (un autre "canard"), dans l'instant qui suit. Cela dit, on peut aussi tout simplement douter que cette histoire de canard ait du sens. Il est donc possible que lorsque nous décrivons des connexions ou des nexus, nous nous exprimons de manière purement symbolique. C'est d'ailleurs ce que signifie le mot "symbole". Nous nous efforçons de lier ensemble des "choses" qui nous semblent insuffisamment liées. Voilà qui est stupide puisque tout est déjà lié, et rien ne peut absolument être délié. Décrire une connexion, parler d'amour par exemple, est une tentative pour en souligner l'importance -mais on ne peut au sens propre isoler une telle connexion et faire reposer tout le sens de l'existence sur une connexion en particulier.

L'art, ou le processus de création artistique, est conscient de son caractère symbolique. Et il joue à plein le jeu de la vie, attentif à la multiplicité des connexions, se gardant de laisser croire à l'identité des choses, et surtout : engendrant de multiples connexions tout à fait nouvelles à son tour, et au bout du compte enrichissant l'univers.

Sur l'ambiguïté du langage repose le système de croyances (qui fonctionne comme si le nominalisme était la règle).

On décrit généralement le désir comme la velléité de s'approprier quelque chose, de l'assimiler, de le faire sien, de le détruire. Le modèle qui sous-tend cette description pourrait être celui du chasseur cherchant à saisir sa proie. La satisfaction produite par la réalisation du désir entendu ainsi constituerait une sorte de preuve pour légitimer cette description. La souffrance accompagnant l'insatisfaction jouerait aussi dans ce sens.

Mais si je pense toute connexion comme désirante, ou expression d'un désir, alors on doit prendre en compte une dimension plus profonde, primitive, du désir : la voie par laquelle un nexus s'offre au monde (de là à considérer la connexion par laquelle un lion s'agrippe à sa proie afin de la faire trébucher comme une telle offrande, il n'y a qu'un pas).

Les catégories usuelles : la culture, la nature, le spirituel, ne sont pas d'une grande utilité pour décrire le processus créatif au sens où je l'entends. Je conçois bien qu'on ne crée qu'au sein d'une culture, en référence pour ainsi dire. Il n'en reste pas moins que même un oeuvre qui semble n'exister que dans un contexte culturel particulier peut se réclamer d'une certaine spontanéité, d'un irréflecti. Et même la pire des croûtes a sa profondeur et témoigne d'un esprit à l'oeuvre ou d'une certaine attention aux connexions primitives.

C'est pourquoi il est fort difficile de penser la différence entre l'art brut et l'art cultivé. Tout au plus pourrait-on souligner le fait que certains s'autorisent à produire des oeuvres sans être conscients de l'existence d'un monde de l'art. Et après ? Untel est tenu pour un génie de ce côté-ci des Pyrénées et pour fou de l'autre.

L'artiste non professionnel, dont l'art est détaché de l'existence sociale, qui ne gagne pas sa pitance en faisant commerce de ses oeuvres, celui-là est forcément condamné à souffrir de schizophrénie. Comment pourrait-il en être autrement ? D'un côté, il doit bien assurer sa survie sociale, en exerçant une activité rémunérée par exemple, et donc se fondre avec plus ou moins de ferveur dans le système social, et d'un autre côté, il lui faut s'il veut s'adonner à son art, dépasser continuellement le système de

croyances sur lequel repose ce système social, s'en extirper, lutter sans cesse contre les réductions identitaires, jusqu'à oublier le nom qu'on lui donne.

Il faudrait établir un équilibre entre ces deux nécessités contradictoires. Mais que signifierait un tel équilibre sinon assumer sans trop souffrir sa schizophrénie ? Ma condition sociale initiale et actuelle fait qu'il m'est impératif de travailler pour payer mon loyer et le reste : je dois donc m'inscrire dans le monde des gens qui travaillent. Ma vocation d'artiste, pas moins nécessaire, m'impose de mettre à distance le champ social, d'en explorer les limites et l'au-delà, de remettre en question le système de croyance en vigueur. C'est là une activité qui ne souffre pas la modération. Je devrais alors modérer mon implication sociale : ce à quoi je m'emploie.. ce que nous faisons tous (nous les artistes), avec des bonheurs divers. Il faudrait alors apprendre à mentir, à se cacher un peu, voire beaucoup. Apprendre l'hypocrisie. On ne s'étonnera pas que certains en souffrent. Avons-nous le choix, nous qui sommes nés pauvres et devenus artistes ?

La dimension pratique de l'existence sociale constitue souvent une plaie pour l'artiste. Le fou, lui, n'est plus censé prendre à charge quoi que ce soit dans ce domaine.

L'artiste a tendance à considérer comme un coup du sort la difficulté sociale : il ne saisit pas d'où vient le problème. Parfois il lui semble qu'existe un monde franchement hostile, qui oeuvre en vue de saborder systématiquement ses projets. Il devient ainsi schizophrène et paranoïaque. Pour s'en sortir, il lui faudrait peut-être trouver le moyen d'inscrire son art dans le champ social, afin d'en tirer un revenu. Faire de son art une activité rentable, et de l'oeuvre une marchandise. On voit quelques artistes que cette perspective ne rebute pas. D'autres au contraire éprouvent une sorte de répugnance à considérer l'art comme un travail méritant salaire. Ce n'est pas là coquetterie comme le suggèrent ceux qui parmi les artistes n'ont pas de scrupule à faire commerce de leurs oeuvres, mais plutôt honnêteté : ils savent que de cette oeuvre ils ne sont pas à proprement parler les auteurs (et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un auteur ?

sinon une invention juridique pour résoudre un problème économique ?) Pour justifier qu'on tire profit d'une oeuvre, encore faut-il prouver qu'on en ait acquis les droits. Est-ce alors une question morale ? Qu'est-ce que l'honnêteté ? L'honnêteté suppose un système de croyances morales établi, au sein duquel est déterminé un bien-être moral -ou bien si l'on confond honnêteté et authenticité, c'est-à-dire la conformité à soi-même, on doit admettre un soi-même. En définitive, le système du droit d'auteur est fondé sur la persistance du mythe de l'identité à soi. Au bout du compte, l'intégration de l'artiste dans le système social constitue une contradiction flagrante. Pour survivre de son art, on doit s'offrir en pâture au marché et défendre ses prétendus droits afin de prévenir le vol, le plagiat, et assurer ses revenus. Du coup on doit s'efforcer de limiter la diffusion de ses oeuvres, et contrôler leur jouissance -faire en sorte que la jouissance soit conditionnée par un paiement par exemple. Donc, au final limiter la dissémination de l'oeuvre, c'est-à-dire aller contre la vocation de l'oeuvre elle-même.

Cela dit on comprend que certains artistes tentent de survivre à l'aide de l'art, car il n'est pas facile de supporter la schizophrénie qu'entraînent fatalement la poursuite d'une vie artistique et la survie sociale.

Chaque velléité du nexus implique une croyance -voire un système de croyances tout entier. C'est particulièrement vrai du nexus humain, lequel ne saurait vivre sans croyances. La possibilité même de dire "je" repose sur ce système, et donc le fondement de la société toute entière (la possibilité de dire "nous"). Au niveau des connexions brutes, rien évidemment de donne prise à une quelconque croyance. Rien à partir de quoi bâtir une religion (rien n'est à relier puisque tout est déjà lié -penser n'ajoute rien).⁵

La croyance se rapporte toujours à l'effort par lequel le nexus tente de se singulariser -toujours en vain, puisqu'il est, de toutes façons et quoiqu'il en pense, unique. La société requiert qu'on s'identifie, une bonne fois pour

⁵ Le credo des catholiques sonne comme un pléonasmе de ce point de vue : la prise en compte délibérée de la croyance comme fondement de la vie sociale. Pour un esprit mal intentionné comme le mien, le credo signifie "Je crois -et puisque nous sommes toujours plongés dans la croyance- j'assume la croyance en tant que telle, et qu'importe si je m'abuse moi-même. Puisque tel est mon désir". Ou : "Je crois parce que je crois, et je vous invite à croire avec moi, parce que je crois."

toutes. Poudre aux yeux en définitive. Aux questions que la société pose, on répond par quelques généralités floues -mais suffisamment rassurantes : ainsi nous voilà assimilables ontologiquement à une table, aussi stable, aussi compréhensible. Un vague romantisme, quelque mélancolie, nous conduit parfois à poétiser quelque peu ce que nous croyons être, et nous nous inventons un destin, traçons une aura de mystère au-delà des mots, mais qu'importe : on pourrait tout aussi bien attribuer à chacun un numéro de série et basta.

Les transactions commerciales (la vente ou l'achat d'un bien), le travail au prix d'une rémunération, la jouissance d'un droit contre impôt, semblent confirmer l'adage : "on n'a rien sans rien". Alors qu'en réalité tout s'échange en permanence, sans compter.

On n'est rien sans rien.

L'art fait exploser les limites du monde des choses, contribue à métamorphoser les nexi, engendre des connexions inouïes. L'art est ouverture et dissémination.

L'oeuvre est douée d'une vie propre, comme tout nexus, les plantes, les animaux. Comme tout nexus, elle n'est en définitive qu'un amas organique de connexions. On peut empêcher son déploiement (par la censure par exemple ou en limitant volontairement sa diffusion, ou en conditionnant sa jouissance par l'octroi d'un paiement en retour⁶), elle n'en demeure pas moins pure dissémination d'elle-même, et n'existe que dans cette dissémination. Ainsi de tout ce que j'appelle improprement nexus.

Lui-même ? Mais rien n'est jamais le même.

Qu'un nexus s'approprie une oeuvre, qu'il s'en prétende l'auteur ou soit tenu pour tel, ou l'ayant droit qu'importe, constitue au fond une tentative supplémentaire pour maîtriser le flux incessant des connexions qu'elle engendre sans cesse. C'est faire de l'oeuvre une chose -ce qu'elle n'est pas (et il n'y a rien de tel qu'une chose sinon dans la croyance sociale).

⁶ Payer pour jouir, c'est là le credo des marchés de l'art, de la musique, et des librairies.

Certains souhaiteraient la réduire en esclavage, se l'approprier, s'en réserver la jouissance -comme on fait d'une table. Le nexus social se rassure en contemplant des tables, des livres, des disques et les murs de sa maison, comme il se rassure en découvrant ce qu'il croit être son visage sur la carte d'identité. Au bout du compte, il consacre toute son énergie à la défense de sa prétendue intégrité, à contrôler ses désirs, à canaliser le flux de la vie. Plus ferme et plus solide est le ferment des croyances sur lequel repose une société, plus efficace est sa lutte contre la vie, et plus elle semble s'appauvrir, s'écrouler sur elle-même (comme un fruit qui pourrit de l'intérieur). Sans doute ne s'appauvrit-elle pas vraiment. La vie ni ne s'appauvrit ni ne s'enrichit. N'empêche : on peut éprouver ce sentiment.

Il faut au bout du compte défendre l'oeuvre contre l'auteur. La libérer de son emprise. Défendre l'art, pas les artistes.

Suis nexus. Concentration de connexions. Le toucher de la main le toucher de l'écorce le vent qui frôle et les pores de la peau qui s'entrouvrent et frémissent le criaillement du rapace, qui tente d'effrayer sa proie, et les ondes qui viennent vibrer aux tympans.

Suis amour. Jouissant par les pieds, le ventre et le thorax et le sexe de tant de bienfaits ainsi donnés sans décompte.

Suis créateur. Avec la plume, sur ce papier de bois mort, avec l'oeiel et le souffle, déjà perdu en toutes choses, déjà donnant tellement plus que la risible parodie qu'est le moi. Et qu'importe ce petit vécu social de rien du tout, avec ses méandres - pas plus que les atermoiements du ruisseau en somme ! Petit filmet d'eau qui charrie tant de limons, bien trop pour ce qu'il est possible de transporter jusqu'aux fleuves.

Un nexus n'est rien d'une chose. Il ne tient pas en place. Le "voudrait"-t-il, il en serait incapable. Même la statue de pierre, même la pierre ne tient pas en place.

La dépression est un désir paradoxal : le désir de ne plus être connecté (ou : l'incapacité à se connecter ou : l'incapacité à être connecté). Une pathologie de la vie. Le nexus édifie sa clôture -en vain.

Il est tout à fait stupide d'imaginer quelque chose comme un amour éternel. L'amour est l'essence de la vie. Tout du moins - avec la création - sa forme la plus pure pour les nexus humains.

Ainsi comme le dit Plotin : la plante est amoureuse du Soleil.

Tout amour devrait être libre. Si l'amour engendre parfois des souffrances, c'est à cause de croyances stupides qui viennent se mêler au désir qui l'anime.

Il est vain de chercher à donner du sens à la relation amoureuse. Tout aussi vain d'en donner à l'amitié.

L'amitié est l'amour sont exactement le même type de connexion. Aucune différence ici.

Ainsi la disposition du nexus schizophrène vis-à-vis de la mondanité prend souvent l'allure d'une lutte. Mais tandis que certains luttent pour le pouvoir - c'est-à-dire afin de s'assurer une place dominante dans la société, et ainsi la sécurité à laquelle ils aspirent - lui semble parfois se battre contre des moulins. Ce sentiment d'étrangeté que lui procure cette différence le pousse parfois à considérer le corps social comme un bloc homogène dans son hostilité, susceptible de remettre en cause ses propres aspirations. Quand bien même il s'avère souvent (au sein des sociétés occidentales démocratiques et, dans une certaine mesure, tolérantes) que les moulins qu'il craint continueraient de tourner tout à fait correctement sans lui, indifférents qu'ils sont à sa présence - n'empêche, il est parfois difficile de justifier sa manière de vivre la vie. Ah comme il serait agréable de pouvoir se tenir éloigné, à l'écart de la mondanité, en laissant les moulins accomplir au loin leur besogne - sans qu'il soit nécessaire de pénétrer dans la minoterie ou les bâtiments avoisinants afin d'y fabriquer son pain⁷. La paranoïa se distingue de la peur - anticipation d'une souffrance prochaine - en ce qu'elle est l'anticipation de toutes les peurs : un cauchemar

⁷ C'est ce qu'on pourrait appeler la nostalgie du second discours de Jean Jacques Rousseau (première partie) : l'état pré-social, ou nul ne se rencontre, n'a d'entreprise ou d'intérêt en commun, le solitaire et autarcique qui n'a rien à gagner à fréquenter ses congénères, sinon du plaisir, éventuellement..

permanent. Il serait agréable de quitter ce cauchemar en se réveillant tout simplement⁸.

Le nexus paranoïaque ne perçoit aucune solution de continuité entre la vie pleine et la mondanité sociale. Il ne peut s'empêcher de tenir l'une irréductible à l'autre, et les satisfactions vantées par les parangons de la vie sociale lui semblent bien attristantes comparée à la joie procurée par la vie pleine. D'autres essaient de gérer leur existence en partageant du mieux qu'ils peuvent le temps consacré respectivement aux devoirs sociaux et à la jouissance plénière. Et c'est un peu de temps pour gagner de quoi payer son loyer, et le reste (ce qu'il en reste) pour s'adonner au plaisir des connexions libres. Heureux celui qui peut ainsi assumer sans trop souffrir sa schizophrénie quotidienne. La quiétude d'un week end et la violence de la semaine⁹.

La multiplicité des connexions dont jouit le nexus s'accompagne parfois d'un sentiment de séparation. Pour se séparer d'un nexus, encore faut-il s'être à ce point habitué à nouer un tissu de connexions avec ledit nexus, qu'on en vient à considérer la relation elle-même comme une chose. Qu'on nomme cette relation haine, amour, amitié, il va de soi, d'après nos principes, qu'il n'y a rien de tel qu'une chose, mais un ensemble de connexions sans cesse mouvant, accompagné de souffrances et de joies¹⁰.

Il n'empêche, cette sorte d'habitude, le corps familier au toucher, à l'odeur, la voix et les yeux chéris, la langue commune qu'on s'est efforcé de construire, voilà ce dont l'absence pourrait vraiment faire souffrir, quoiqu'on en pense par ailleurs¹¹.

8 Ainsi, perdu au fond des bois, crapahutant sur le dos des montagnes, allongé près d'un étang, me voilà éveillé assurément : cela n'empêche pas les moulins de tourner au loin.

9 Ainsi la plupart des nexus rêvent (ou prennent quand ils en ont les moyens) des vacances. Se mettre en vacance de la vie sociale pour jouir de la vie pleine. Tant mieux si ça leur suffit ces congés chèrement gagnés)

10 En relisant David Hume ..

11 C'est là un problème plus profond qu'il n'y paraît. La relation amoureuse ou l'amitié ont-ils une dimension pré-sociale, ou ne sont-elles au fond que le résultat de la contrainte sociale ? C'est l'objection à Rousseau.

Pour le nexus paranoïaque, la moindre intervention sociale constitue un défi : c'est peu dire qu'il est mal à l'aise au guichet d'une banque, ou devant l'agent censé lui trouver un emploi, et même faire ses courses, devient une épreuve à laquelle on doit se préparer avec courage et méthode. Mais, pour peu qu'on lui sourit, le voilà qui se découvre et déborde d'affection -car de ce côté là il est riche oui !- et prêt à tout pour faire le nécessaire.

Pour survivre socialement, le nexus qui connaît la vie pleine (qui eût le malheur d'y goûter devrais-je dire), est conduit à mentir, à s'inventer une vie - ou plutôt une réduction de la vie selon les règles en vigueur), conforme aux croyances ayant cours en ce monde. C'est de cette nécessité de mentir pour survivre et de la peur d'être découvert que naît la paranoïa.